

BUREAU DU JOURNAL

ROUBAIX :

93. Grande-Rue, 93

TOURCOING :

Rue Desurmont, 12

L'ÉCLAIR

DE ROUBAIX - TOURCOING

ABONNEMENTS:

Nord et Départements Limitrophes

Trois mois 4 50

Six mois 8 00

Un an 15 00

ELECTION SENATORIALE

DU 23 JUIN 1895

CANDIDAT SOCIALISTE

EMILE MOREAU

Ingenieur

Ancien Député du Nord

GRAND MEETING

A L'HIPPODROME

DE LILLE

Dimanche, 23 juin, à 4 heures. Grand Meeting à l'Hippodrome lillois, rue Nicolas Leblanc, sous la présidence du citoyen Emile MOREAU avec les concours des citoyens

Millaud, Gérard-Richard, Roussel, Marcel Sembat, Viviani, Carnaud, Chauvin, Guesde, députés socialistes.

Les citoyens Jaurès, Vaillant, Antide Boyer, Basly et Thierry Cazas députés, ont promis de faire tout leur possible pour assister à cette importante manifestation socialiste.

Prix d'entrée: Premières et secondes, 0,50 centimes; troisièmes, 0,35 centimes.

Réception à la gare

A 10 heures du matin, réception des députés sénatoriaux.

A midi, réception des députés socialistes par les députés sénatoriaux du Parti Ouvrier.

A une heure, avant la séance de l'Hippodrome, un dîner intime sera offert aux députés socialistes. Les amis qui voudraient y assister sont priés d'envoyer leur adhésion au citoyen H. Ghesquière, au Reveil du Nord, et Catrice, à l'Egalité, à Roubaix.

La cotisation est fixée à 3 francs.

La fanfare la Poix de Roubaix, a décidé d'accompagner les députés sénatoriaux pour la réception des députés socialistes.

Machine Détraquée

C'est de la machine parlementaire que je veux parler. Le spectacle qu'elle offre à cette heure est on ne peut plus instructif.

Qu'on se tourne vers la Chambre ou vers le Sénat, c'est le même affolement dans le vide, la même incohérence, le même avortement.

Au Palais-Bourbon nous avons assisté, l'autre jour, à la discussion sur les services maritimes postaux. On était à quinze jours de l'expiration des traités et le gouvernement apportait à sa majorité un projet de convention si fantastique que les efforts combinés du ministre du commerce et du ministre de la guerre, ne lui ont pas valu vingt-deux voix.

Et il a fallu, vaillamment, voter, en quelques minutes, un crédit supplémentaire, pour permettre au gouvernement d'assurer jusqu'à la fin de l'année les communications entre la France et l'Algérie.

Cet incident on dit long sur l'état de la machine dont nous a dotés la constitution de 1875. Mais le spectacle du Palais-Bourbon n'est rien auprès de celui qu'on peut contempler sous la coupole du Luxembourg.

Le Sénat était saisi de la loi sur les

accidents, retour de la Chambre. Il n'y a pas plus de quinze ans que les deux raquettes de la machine se renvoient ce volant.

La commission sénatoriale avait pris tout son temps. Elle avait résumé le résultat de ses délibérations dans un long rapport. Déjà l'on murmure dans les couloirs que le Sénat allait donner une preuve nouvelle du rare esprit politique qui l'anime en réalisant enfin, dans les conditions les meilleures, une réforme depuis si longtemps attendue.

L'événement n'a pas tardé à prouver ce que valaient ces prédictions.

Comme entrée de jeu, l'assemblée du Luxembourg a commencé par refuser le bénéfice de l'urgence. Notez que c'était le gouvernement qui le réclamait. Il avait pensé qu'après quinze ans d'études, de rapports, de discussions, une seule délibération serait suffisante.

Le fait est, que si l'urgence n'est pas accordée dans de telles circonstances, on se demande quand elle pourra jamais l'être.

Cette considération n'a pas arrêté une seconde nos bons sénateurs qui, avec une rare indépendance, n'ont pas hésité à refuser l'urgence, malgré la demande du ministre du commerce.

Puis ils se sont mis à la besogne. A la fin de la séance, il leur fallait voter sur l'article premier, qui énumère les industries visées par la loi. Vous croyez peut-être bonnement qu'ils allaient se prononcer pour ou contre. Ce fut tout simple et surtout trop rapide. Ils ont trouvé plus ingénieux d'en renvoyer l'examen à la commission.

Doctement, les commissaires se sont mis à l'étude. A la séance suivante, ils ont rapporté un projet tout nouveau. On a consacré encore quelques heures à le discuter, au bout desquelles le Sénat a voté de nouveau le renvoi à la commission.

Pour le coup, ladite commission s'est fâchée et elle a rendu son tablier. Plus de projet, plus de commission. Du coup, voilà la loi pour longtemps enterrée.

Nous constatons ces incidents, sans nous en étonner. Ils sont le résultat inévitable de l'organisation constitutionnelle qu'a léguée à la République l'Assemblée de 1875.

Qu'est-ce qu'un régime démocratique, où les élus du suffrage universel ne peuvent rien faire aboutir sans la permission du suffrage restreint? C'est, au vrai, la parodie du gouvernement républicain. Une organisation de cette nature ne donne pas seulement le pouvoir décisif à des personnages qui n'ont aucune qualité pour l'exercer. Elle permet encore aux représentants directs du peuple d'essuyer toute responsabilité et de la rejeter sur les épaules du Sénat.

La Chambre, dans ce mécanisme, peut se donner les gants de voter un certain nombre de réformes. Elle sait qu'elle n'ira pas trop loin et que le Sénat est bon pour leur barrer la route.

C'est la résistance organisée en système. Le parti socialiste constate le fait, sans songer à s'en plaindre. Il est la démonstration trop saisissante que le régime actuel offre, par sa constitution même, un obstacle quasi-insurmontable, non seulement aux transformations profondes de l'état social, mais aux améliorations même les plus simples et les plus justes.

Peut-être une telle contradiction devrait-elle fixer l'attention de nos ad-

versaires eux-mêmes, car il est trop clair qu'un pareil état de choses ne se prolongera pas longtemps.

A. MILLERAND.

LA FOLIE MILITARISTE

De l'Economiste européen, les lignes suivantes: L'alliance franco-russe, comme d'ailleurs la triple alliance, est constituée dans une intention purement pacifique; elle a pour but de garantir une sécurité réciproque à la France et à la Russie, comme la triple alliance a pour but de garantir une sécurité réciproque à l'Allemagne, à l'Autriche-Hongrie et à l'Italie. Quel est le résultat visible de cette assurance mutuelle?

En 1883, les dépenses militaires (guerre et marine) des cinq nations armées s'élevaient à environ 2,872 millions de francs et l'effectif de leurs armées sur le pied de paix était d'environ 2,145,000 hommes; en 1895, les dépenses de guerre atteignant 3,700 millions et l'effectif de paix 2,546,000 hommes; en 1905, les dépenses de même nature dépasseront, probablement, 4 milliards de francs et l'effectif de paix 3,900,000 hommes; que serait-ce, grands dieux! si les nations considérées ne jouissaient point d'une sécurité réciproque?

Le Congrès de Saint-Macaire

Le quatrième Congrès départemental annuel de la Fédération girondine du Parti ouvrier français, faisant suite à ceux de Bordeaux (1892), Libourne (1893), Lormont (1894), s'est tenu à Saint-Macaire les 15 et 16 juin.

Une séance préparatoire a eu lieu samedi 15, à huit heures du soir, au local de l'Association des travailleurs républicains socialistes de Saint-Macaire, pour la réception des mandats et les dernières dispositions à prendre.

La salle était magnifiquement décorée de faisceaux de drapeaux rouges. 56 délégués, représentant 24 groupes ont pris part aux travaux du congrès, qu'a clôturé, dimanche après-midi, une grande réunion publique.

Les citoyens Lebretton, Lavigne et Mailard ont pris successivement la parole et ont été chaleureusement applaudis. Le soir a eu lieu un grand banquet populaire, puis les délégués ont été reconduits en cortège à la gare, aux acclamations de la Carmagnole et au milieu d'une foule enthousiaste.

LES ANARCHISTES A KIEL?

L'Éclair publie la suivante information suivante:

«La nouvelle circule à Hambourg que les anarchistes ont l'intention de tenter un grand coup à l'occasion des fêtes qui seront données ici pour célébrer l'inauguration du canal de la Baltique à la mer du Nord.

La semaine dernière, le directeur de la police reçut une lettre mystérieuse lui annonçant qu'on se proposait de faire sauter l'île que le Sénat de Hambourg a fait élever sur pilotis au milieu du bassin de l'Alster, pendant que l'Empereur et tous les invités assisteraient à la fête donnée en cet endroit.

On n'attacha tout d'abord à cette menace qu'une valeur très relative, parce qu'on ne s'attendait pas à un attentat d'un mystificateur. Mais deux jours après, lorsqu'on eut constaté des accidents assez étranges qu'expliqués dans le réseau des fils électriques établis pour l'illumination de l'île de l'Alster, on crut devoir prendre de sérieuses mesures de précaution.

Depuis lors, il est resté aux nombreux bateaux qui naviguent constamment sur le bassin de l'Alster de s'approcher de l'île, et un petit bateau à pétrole, monté par des agents de police, circule nuit et jour autour de l'île, afin de prévenir tout mauvais dessein.

par le fait, alors qu'il n'y a absolument rien de commun entre eux.

Nous serions d'autant plus disposés à parler que l'île de l'Alster ne sera pas détruite que sa destruction a été annoncée par «le tre m'stériceuse.» Cette île a été bâtie au moyen de planches, de poutres soigneusement cachées, dans le beau bassin de l'Alster, avec des terrasses, des jardins enchantés avec un pavillon magnifique construit sur le modèle de Sans-Souci — et qui de loin ressemble au Trocadéro — et pouvant contenir aisément un millier de convives.

L'île, aussi bien que les travaux exécutés à l'intérieur du magnifique hôtel de ville, disparaîtront après la fête, pour ne laisser au Hambourgeois, que l'impression d'une nuit sans égale, que ne troublera, nous en avons l'espérance, aucun attentat anarchiste... ou policier!

LA MANIFESTATION DE CARMAUX

Nous publions ci-dessous des détails complets sur le meeting de protestation qui a eu lieu dimanche à Carmaux et dont nous n'avons pu donner qu'un succinct compte-rendu dans notre précédent numéro, par suite des nécessités de notre tirage.

Le meeting de protestation

A peine les portes de la salle de réunion de la Chambre syndicale des mineurs sont-elles ouvertes, qu'une foule immense se précipite et s'entasse, débordant sur les terrains avoisinants.

Plus de cinq mille personnes sont là, qui acclament les orateurs socialistes dont le thème est une protestation virulente contre les iniquités judiciaires commises par les tristes vales de la république. Reille, qui cachait leur infamie sous l'habit de juge, sous l'habit brodé du préfet, ou la redingote crasseuse du mouchard.

Les citoyens Calvigant et Baudot sont unanimement félicités d'avoir été choisis pour premières victimes de ce nouvel Ordre Moral.

Discours de Jaurès

L'apparition de Jaurès à la tribune souleva des tonnerres d'applaudissements. Le thème de son discours est emprunté aux considérations des jugements d'Albi:

«Considérons, dit ce jugement, que le délit est grave parce qu'il a été commis à Carmaux. On a l'habitude de dire après chaque discours de Jaurès que c'est le plus éloquent. Je n'ose pas le répéter ici; mais vraiment, quand on entend cette parole harmonieuse et vengeresse, on s'explique l'action électrique qu'elle exerce sur les foules.

«Chaque phrase est scandée de bravos, de trépidations prolongées. «Nous vaincrons, dit en terminant l'orateur, parce que nous et non les juges qui tenons la vérité, la vraie justice, et nous abattons ceux qui se servent du mensonge et de l'iniquité pour barrer la route au socialisme.»

Autres discours

Quand les applaudissements ont cessé, le citoyen Vaillant prend la parole et proteste, lui aussi, contre l'œuvre inique des juges. Il félicite ensuite Carmaux d'avoir donné au parti socialiste un homme de la valeur de Jaurès.

Julius Guesde dit que le procès d'Albi est une tentative de revanche de l'oligarchie capitaliste et gouvernementale sur le prolétariat de Carmaux, qui a vaincu jadis le baron capitaliste Reille. Mais cette tentative se terminera, elle aussi, par une défaite. Les juges d'Albi auront rendu service au prolétariat, en lui rappelant que la lutte doit être portée sur le terrain politique. Il l'a dit à cœur ouvert, vers une justice qui s'inspire, vers un ciel qui est resté sourd, parce qu'il est vide. Il n'y a que l'action politique qui puisse mener le triomphe de la cause ouvrière et l'émancipation de l'humanité entière.

Parlent ensuite Prudent-Dervillers, Sembat, Gérard-Richard, Cottin, Paschal, Groussé, G. Rouane, Vaillant, Jules Guesde, Thivrier, Chauvin, Chauvin, Basly, Carnaud, Boyer, Compayré, Desfarges, dont je ne puis malheureusement résumer les discours faute de temps.

Tous les orateurs ont obtenu un grand succès.

Une victoire socialiste

Un moment où Sembat commençait son dis-

course, le citoyen Jaurès annonce à l'assistance qu'une dépêche lui apprend que la liste de protestation socialiste vient d'être émise à Grauhès, commune voisine de Carmaux.

Sembat commente alors cette bonne nouvelle, et, dans une improvisation pleine d'humour et de spirituelle bonne humeur, démontre que toutes les machinations de la réaction bourgeoise aboutiront au même résultat et vaudront à leurs auteurs les mêmes canouffies.

Gérault-Richard dit à son tour que les socialistes avaient le devoir de se solidariser avec leurs frères de Carmaux, car celui qui frappe un socialiste les frappe tous. Il fait ensuite une charge à fond de train, les criblant d'épigrammes, contre le gouvernement, la magistrature, l'administration préfectorale et la police. Il provoque des rires inextinguibles.

L'ordre du jour

Jaurès remercie ses amis de leur concours et annonce qu'une quinzaine de faits au profit des mineurs de Champagne.

Il propose l'ordre du jour dont nous avons publié le texte dans notre dépêche d'hier au milieu d'un enthousiasme indescriptible.

La réunion a pris fin à huit heures.

Après la réunion

La réunion a duré quatre heures et pendant ce temps, chose incroyable, les milliers de citoyens entassés dans la salle et aux alentours n'ont cessé de manifester leur attention profonde, interrompue seulement par des sautes d'applaudissements.

En sortant de la réunion, à 8 heures, les députés se sont réunis en un dîner intime à l'issue duquel le citoyen Vaillant, au nom de ses collègues, a porté un toast touchant à Jaurès.

Celui-ci, très ému, a répondu quelques mots pour reporter le mérite de son œuvre socialiste sur ses maîtres et amis Vaillant et J. Guesde.

LES SOCIALISTES et l'Enseignement primaire

Nous recevons la communication suivante que nous nous empressons d'insérer:

«Les très intéressants projets de loi que vous avez publiés dans l'un de vos derniers numéros se recommandent à l'attention du législateur par son caractère d'absolue justice. C'est une œuvre de réparation qui attend les instituteurs toujours bernés par l'opportunisme menteur.

«Depuis quelque temps les fonctionnaires de l'enseignement primaire, fatigués d'être toujours réduits à la portion congrue, dégoûtés des fallacieuses promesses des Dupuy et autres opportunistes de l'Esprit Nouveau, semblent avoir pris à cœur d'élever la voix et de faire valoir eux-mêmes leurs revendications. Le projet Carnaud — c'est le nom que donnent les instituteurs à la proposition de loi qui nous occupe — en est une preuve évidente.

«Vous le savez sans doute, nous avons aujourd'hui nos journaux à format des journaux quotidiens et nous ne nous faisons pas faute d'y exposer nos revendications.

«L'un d'eux, le plus ancien et le plus répandu, La France Enseignante de Lyon, compte le citoyen Carnaud parmi ses rédacteurs. Or, il y a quelque six mois, l'un de ses correspondants fit appel au dévouement du député de Marseille pour proposer une refonte des lois de 1889 et 1893. Carnaud se mit immédiatement à notre disposition.

«La France enseignante procéda alors à une vaste consultation des instituteurs, et pendant plus de deux mois ses colonnes débordèrent de toutes nos doléances. Un vote intervint et 7,000 instituteurs et institutrices se prononcèrent en faveur de la révision des «lois néfastes» sur le traitement. Ces desiderata de nos collègues et conscients fonctionnaires que le citoyen Carnaud a rédigé le projet de loi tout empreint de justice que l'on connaît.

«Quel est l'opportuniste qui en ont fait autrui? Les instituteurs se sont donc prononcés et leurs revendications sont aujourd'hui nettement formulées.

«Qu'en adviendra-t-il? Nous attendons. Mais que nos gouvernants ne s'imaginent pas que nous allons nous endormir dans l'attente. La campagne est commencée, la première étape est franchie; nous allons continuer la lutte avec plus d'ardeur, car il faut que nous aboutissions et nous n'au-

— Regardez bien dit l'abbé en souriant.

— Je regarde de tous mes yeux, dit Dantès, et je ne vois rien qu'un papier à demi à demi brûlé, et sur lequel sont tracés des caractères gothique avec une encre singulière.

— Ce papier, mon ami, dit Faria, est je puis tout avouer maintenant puisque je vous ai éprouvé, ce papier c'est mon trésor, dont à compter d'aujourd'hui la moitié vous appartient.

Une sueur froide passa sur le front de Dantès. Jusqu'à ce jour et pendant quelque espace de temps il avait été de prêter avec Faria de ce trésor, source de l'accusation de folie qui pesait sur le pauvre abbé; avec sa délicatesse instinctive, Edmond avait préféré ne pas toucher cette corde douloureusement vibrante; et de son côté, Faria s'était tu. Il avait pris le silence du vieillard pour un retour à la raison aujourd'hui, ces quelques mots, échappés à Faria après une crise si pénible, semblaient annoncer une grave rechute d'aliénation mentale.

— Votre trésor? balbutia Dantès.

Faria sourit.

A suivre.

rons pas de cesse que justice ne nous soit rendue.

Nous ne comptons sur le concours de la presse indépendante et nous sommes sûrs qu'il ne nous fera pas défaut. Voilà dix-huit ans que l'on nous encesse de discours sonores, de phrases creuses. L'attente a été suffisante. Nous voulons maintenant quelque chose de positif. Du pain d'abord, les belles phrases ensuite! Tel est notre cri de ralliement.

Nous savons désormais de quel côté sont nos amis. Nous faisons partie de l'immense catégorie des misérables et des sacrifiés. Ce n'est pas de l'opportunisme, qui exploite notre dévouement, que nous rêvons un soulagement de nos misères. Les socialistes connaissent notre situation précaire et s'y intéressent; nous leur apporterons notre concours le plus dévoué pour abattre la bande des exploiters qui ruinent notre pays et menacent à leurs promesses.

«Un groupe d'instituteurs lillois. Nous ne pouvons que féliciter les instituteurs lillois du sentiment qu'ils expriment avec tant d'énergie. Ils peuvent compter sur notre concours le plus actif pour faire triompher leur cause.

NOS DÉPÊCHES

du Jour et de la Soirée

LA CHAMBRE

Avant la séance

(De notre correspondant particulier)

Paris, 17 juin. — C'est au début de la séance d'aujourd'hui que doit venir devant la Chambre le rapport de la commission chargée d'examiner la proposition de loi de M. Berard, relative à l'interdiction du cumul des traitements des sénateurs avec l'indemnité législative.

M. Wignancourt, rapporteur, est à la prise en considération, et il est certain qu'il sera suivi par la Chambre.

On discutera ensuite la proposition de loi adoptée par le Sénat, tendant à modifier l'article 24 de la loi du 16 juillet 1894 sur le recrutement de l'armée en ce qui touche les obligations militaires des étudiants en médecine et en pharmacie et des candidats au grade de docteur en droit. M. Le Hérisse demandera l'urgence, qui sera votée. Des amendements seront développés par M. L. Le Hérisse et Georges Berry, mais on pense que finalement le rapport de la Commission, soutenu par M. Le Hérisse, sera adopté.

Et après l'alcool, à nouveau, fera tourner les têtes.

Les conventions secrètes La commission d'enquête chargée de rechercher le chiffre et la nature des dépenses spéciales faites par les Compagnies de chemins de fer, à l'occasion des conventions a reçu aujourd'hui le rapport de M. Darlan. Nous avons vu déjà l'occasion de nous occuper quelque peu de cet au moins singulier rapport, qui innocente Raynal et trouve qu'il n'est pas intéressant de connaître les noms de ceux des journaux qui ont été subventionnés par les Compagnies pour défendre leurs intérêts.

Mais enfin, malgré les réticences, que l'on appelle de l'impartialité dans les sphères spéciales où se discutent et se traitent ces genres de traités, — il y a néanmoins à relever des chiffres, qui, pour globaux qu'ils soient, ne manquent pas d'un certain intérêt.

Ainsi le rapport nous apprend que la publicité pour Paris, qui n'est que de 107,000 en 1881, est de 408,000 fr. l'année suivante, de 330,000 en 1893, de 184,800 en 1894 et tombe à 92,000 fr. les conventions signées.

En province, les compagnies usent d'un autre système; elles octroient un certain nombre d'exemplaires du journal, pour ne pas paraître fâcheux complètement. Les dépenses de ce chef s'élevaient par année à 147,000, 151,000, 174,000 fr. jusque en 1894.

Le rapport dit que parmi les parties prenantes, on ne trouve ni fonctionnaire, ni agent de l'état, pas davantage un homme faisant partie du Parlement au moment de

— Vous serez peut-être déceus de ce que vous n'avez pas vu, dit Dantès, mais comme je ne puis et que vous ne voulez pas partir, il importe que nous bouillions le souterain fait sous la galerie: le soldat peut découvrir en marchant la sonorité de l'endroit miné, appelé l'attention d'un inspecteur, et alors nous serions découverts et séparés. Allez faire cette besogne, dans laquelle je ne puis malheureusement vous aider; employez-y toute la nuit, s'il le faut, et ne revenez que demain matin après la visite du géolier, j'aurais quelque chose d'important à vous dire.

Dantès prit la main de l'abbé, qui le rassura par un sourire, et sorti avec cette obéissance et ce respect qu'il avait voués à son vieil ami.

LE TRÉSOR. Lorsque Dantès rentra le lendemain matin dans la chambre de son compagnon de captivité, il trouva Faria assis le visage calme.

Sausle rayon qui glissait à travers l'ouverture fenêtrée de sa cellule, il tenait ouvert de sa main gauche, la seule on se le rappelle, dont l'usage lui fut resté, un morcelet de papier, auquel l'habitude d'être roulé en un mince volume avait imprimé la forme d'un cylindre rebelle à s'étendre.

Il montra sans rien dire le papier à Dantès.

— Qu'est-ce là? demanda celui-ci.

— C'est la liste des noms de nos nouveaux lecteurs qui désirent posséder le commencement de notre feuilleton Le Comte de Monte-Cristo qui peuvent le demander à tous nos vendeurs, qui seront tenus de le leur remettre gratuitement.

FEUILLETON NUMÉRO 49

LE COMTE

de Monte-Cristo

PAR

Alexandre DUMAS

XVII

LA CHAMBRE DE L'ABBÉ

Une heure s'écoula sans que le vieillard fit le moindre mouvement. Dantès craignait d'avoir attendu trop tard, et le regardait les deux mains enfoncées dans ses cheveux. Enfin une légère coloration parut sur ses joues, ses yeux, constamment restés ouverts et atones, reprirent leur regard, un faible soupir s'échappa de sa bouche, il fit un mouvement.

— Sauvé! sauvé! s'écria Dantès. Le malade ne pouvait point parler encore, mais il étendit avec une anxiété visible la main vers la porte. Dantès écouta, et il entendit les pas du géolier: il allait être sept heures et Dantès n'avait pas eu le loisir de mesurer le temps.

Le jeune homme bondit vers l'ouverture, s'y enfonça, replaça la dalle au-dessus de sa tête, et rentra chez lui.

Un instant après sa porte s'ouvrit à son tour, et le géolier, comme d'habitude, trouva le prisonnier assis sur son lit.

A peine eut-il le dos tourné, à peine le bruit des pas se fut-il perdu dans le corridor, que Dantès, dévoré d'inquiétude, reprit, sans songer à manger, le chemin qu'il venait de faire, et, soulevant la dalle avec sa tête, rentra dans la chambre de l'abbé.

Celui-ci avait repris connaissance, mais il était toujours étendu, inerte et sans force, sur son lit.

— Je ne comptais plus vous revoir, dit-il à Dantès.

— Pourquoi cela, demanda le jeune homme; comptiez-vous donc mourir?

— Non; mais tout est prêt pour votre fuite, et je comptais que vous seriez. La rougeur de l'indignation colora les joues de Dantès.

— Sans vous, s'écria-t-il; m'avez-vous véritablement cru capable de cela?

— A présent, je vois que je m'étais trompé, dit le malade. Ah! je suis bien faible, bien brisé, bien anéanti.

— Courage, vos forces reviendront, dit Dantès, s'asseyant près du lit de Faria et lui prenant les mains.

L'abbé secoua la tête.

— La dernière fois, dit-il, l'accès dura une demi-heure, après quoi j'eus

faim et je me relevai seul; aujourd'hui, je ne puis remuer ni ma jambe ni mon bras droit; ma tête est embarrassée, ce qui prouve un épanchement au cerveau. La troisième fois, j'en restai paralysé entièrement et je mourrais sur le coup.

— Non, non, rassurez-vous, vous ne mourrez pas; ce troisième accès, s'il vous prend, vous trouvera libre. Nous vous sauverons comme cette fois, et mieux que cette fois, car nous aurons tous les secours.

— Mon ami, dit le vieillard, ne vous abusez pas, la crise qui vient de se passer m'a condamné à une prison perpétuelle: pour fuir, il faut pouvoir marcher.

— Eh bien! nous attendrons huit jours, un mois, deux mois, s'il le faut; dans cette intervalle, vos forces reviendront; tout est préparé pour notre fuite, et nous avons la liberté d'en choisir l'heure et le moment. Le jour où vous vous sentirez assez de forces pour nager, eh bien! ce jour là, nous mettrons notre projet à exécution.

— Je ne nagerai plus, dit Faria, ce bras est paralysé, non pas pour un jour, mais à jamais. Soulevez-le vous même, et voyez ce qu'il pèse.

Le jeune homme souleva le bras, qui retomba insensible. Il poussa un soupir.